



HAL
open science

Les grandes orientations de philosophie morale mises en jeu en bioéthique et en éthique médicale

Eric Delassus

► **To cite this version:**

Eric Delassus. Les grandes orientations de philosophie morale mises en jeu en bioéthique et en éthique médicale. 2006. hal-00734942

HAL Id: hal-00734942

<https://hal.science/hal-00734942>

Preprint submitted on 24 Sep 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les grandes orientations de philosophie morale
mises en jeu en bioéthique et en éthique médicale

L'éthique médicale est-elle une éthique particulière ou est-elle un domaine de l'éthique en général ? Lorsque les soignants se trouvent confrontés à des problèmes éthiques qu'ils n'ont jamais rencontrés, ils ont parfois l'impression d'être mis face à des difficultés nouvelles pour lesquelles ils ne disposent d'aucun outil intellectuel satisfaisant.

Ce sentiment est-il justifié ou ne résulte-t-il pas plutôt de ce que les problèmes se posent dans des conditions nouvelles ?

Les problèmes éthiques et moraux que rencontre aujourd'hui la médecine sont principalement dus au fait que, disposant de moyens nouveaux, les soignants sont confrontés à des choix plus nombreux qui les conduisent à se poser la question de savoir ce qu'ils doivent faire ; quels moyens ils doivent utiliser et pour quelles fins ?

La question de l'acharnement thérapeutique ou, pour reprendre les termes de la loi française de l'obstination déraisonnable, ne se posait pas lorsque le nombre des traitements possibles, qu'ils soient curatifs ou palliatifs, était limité.

Mais, finalement, si les problèmes se posent en des termes nouveaux ou plutôt dans des conditions nouvelles, s'agit-il pour autant de problèmes fondamentalement nouveaux ? ou plutôt de problèmes auxquels la philosophie morale a toujours tenté de répondre, mais qui se posent différemment, dans un autre contexte ?

Ainsi, par exemple, la question de savoir si l'on doit ou non dire la vérité, en matière de diagnostic et de pronostic, à un malade, concerne celle plus générale du droit de mentir traitée par le philosophe allemand Emmanuel Kant au XVIII^e siècle dans un opuscule s'intitulant *Du droit de mentir par humanité*.

La question de savoir si l'on doit poursuivre des soins curatifs pénibles pour le malade lorsque l'on sait que les chances d'amélioration de son état de santé sont faibles ou s'il est préférable de recourir aux soins palliatifs pour améliorer sa qualité de vie en sachant que son espérance de vie s'en trouvera réduite, ne se résume-t-elle pas, sous certains de ses aspects, à la question de savoir si parfois il n'est pas préférable de laisser faire la nature (qui selon Aristote ne fait jamais rien en vain) en permettant au malade de s'éteindre dans des conditions dignes plutôt que de vouloir à tout prix vaincre la maladie.

En conséquence, si l'on suppose que la philosophie morale a déjà abordé toutes les difficultés auxquelles nous nous trouvons aujourd'hui confrontés, nous pouvons par conséquent en déduire que

même si elle ne nous propose pas des solutions toutes faites, elle est au moins en mesure de nous fournir les outils conceptuels pour poser les problèmes le plus clairement possible.

C'est pourquoi nous tenterons dans cet exposé de mettre en évidence les grands courants de la philosophie morale et de montrer en quoi ils sont en mesure d'orienter la pensée éthique contemporaine dans le domaine médical, en fournissant aux praticiens des éléments théoriques leur permettant de formuler, d'une manière peut-être différente de ce qu'ils font habituellement, les problématiques auxquelles ils se trouvent confrontés.

Éthique et morale

À l'origine, éthique et morale sont deux termes identiques puisqu'ils désignent l'un et l'autre ce qui concerne les mœurs, ce qui relève des règles qui guident nos actions, éthique venant du grec *ethos* et morale du latin *mores*. Cependant, avec le temps, ces termes se sont distingués l'un de l'autre et la morale en est venue à désigner plutôt une doctrine de l'action fondée sur un système de valeurs posées comme des normes absolues définissant le bien et le mal, le permis et le défendu.

La morale présente donc un certain caractère statique et dogmatique que l'on ne rencontre pas dans ce que l'on a coutume d'appeler aujourd'hui éthique.

L'éthique possède en effet un caractère plus dynamique et plus réflexif, elle est un mouvement de retour de la conscience sur elle-même pour tenter de définir, de la manière la plus adéquate, ce que doit être pour chacun son rapport à l'autre.

C'est pourquoi l'éthique n'est pas au sens strict du terme une science, elle ne fait pas l'objet d'un savoir positif, elle ne résulte pas simplement de l'étude des faits et des comportements. Une telle étude, si elle présente un réel intérêt, ne peut suffire pour établir des valeurs ; décrire et expliquer ce qui est ne suffit pas pour définir ce qui doit être.

En tant que réflexion sur la manière dont nous devons agir pour réaliser des fins qui soient en adéquation avec ce que nous devons être, l'éthique est donc avant tout une discipline philosophique, au sens où la philosophie est, comme son étymologie nous l'indique, amour de la sagesse, amour d'un savoir qui est porteur d'une certaine forme de vertu, d'un savoir nous permettant d'accéder à ce que les anciens appelaient "*la vie bonne*".

Il y a donc, dans l'éthique, deux dimensions pouvant être prises en compte, d'une part celle concernant la recherche du bonheur et d'autre part celle concernant la recherche du bien, et ce, toujours dans le cadre d'une réflexion sur ce que doit être notre rapport à l'autre.

Comment dois-je considérer cet autre, qui est à la fois mon semblable et celui qui est différent de moi ? qui est cet autre moi qui n'est pas moi et que je ne peux connaître objectivement dans la mesure où jamais je ne pourrai pénétrer l'intimité de sa conscience ? Cependant l'autre n'est pas non

plus pour moi un total étranger, j'entretiens avec lui un rapport singulier, dans le cadre d'une intersubjectivité conditionnant les sentiments qu'il m'inspire, ainsi que l'intuition que je puis avoir de ses sentiments et de ses pensées.

La question éthique pourrait donc se résumer ainsi : comment dois-je considérer autrui, avec qui je partage mon humanité, avec qui je forme une communauté dans laquelle quelque chose d'universel peut être mis en commun ?

Dois-je le considérer comme un objet, comme une chose, comme un simple moyen me permettant d'arriver à mes fins ou dois-je le considérer comme un sujet libre et autonome, comme une fin dépassant mes intérêts particuliers ?

En conséquence l'éthique est donc l'exercice même de la réflexion par laquelle un sujet moral se constitue, elle ne peut donc être une science, elle n'est pas la connaissance d'un objet extérieur à un sujet, elle n'est même pas la connaissance du sujet s'observant et s'étudiant lui-même comme un objet, elle est le mouvement par lequel le sujet se constitue comme sujet dans son rapport à autrui et dans son rapport à l'humanité, tant relativement à l'humanité qui est en lui, que dans sa relation à celle présente en autrui.

L'attitude éthique, la démarche éthique n'est-elle pas finalement le cheminement par lequel l'être humain a la possibilité de devenir toujours un peu plus humain qu'il n'est ? L'humanité n'étant pas ici considérée comme un aboutissement, mais comme une perfection à réaliser.

Cependant pour viser cette perfection humaine de nombreux chemins ont été empruntés et ce sont quelques uns de ces parcours que nous allons tenter de suivre maintenant en essayant de préciser en quoi ils rencontrent les préoccupations plus spécifiques de l'éthique médicale.

Hétéronomie et autonomie

Dans son ouvrage intitulé *Fondements philosophique de l'éthique médicale*, la philosophe Suzanne Rameix distingue dans l'histoire de la philosophie deux types de morale ou d'éthique, celles qui s'appuient sur un fondement extérieur (hétéronomie) à l'homme (la nature, Dieu) et celles qui s'appuient sur un fondement autonome c'est-à-dire sur l'homme lui-même, l'autonomie renvoyant étymologiquement à la capacité de se donner à soi-même (*auto*) ses propres lois (*nomos*).

Les morales de l'antiquité l'homme intégré à la nature

Pour les anciens et principalement chez les grecs, l'homme est une partie de la nature et la vertu consiste à vivre en accord avec la nature. Comme l'homme dispose d'une certaine liberté, il est le

seul être qui puisse s'écarter de la nature, c'est donc à lui de déterminer la voie à suivre pour s'accorder avec elle.

La nature se définit pour la mentalité antique comme le *cosmos*, un tout organisé dans lequel chacun a sa place et doit trouver sa place. Dans une telle conception du rapport de l'homme à la nature, il est clair que la notion d'individu n'a pas de réelle signification, l'être humain ne se conçoit qu'en fonction de l'ensemble plus vaste dont il fait partie, d'abord son peuple et sa cité (on est grec ou barbare, athénien ou spartiate) puis au-delà, la nature dans son ensemble. C'est pourquoi la maxime socratique "*connais-toi toi-même*" ne doit pas être comprise comme concernant la personnalité individuelle. Ce serait un contresens de croire qu'il s'agit là de faire son introspection, il s'agit au contraire de comprendre quelle est sa place dans le tout et de remettre en question ses pensées particulières et individuelles (ses opinions) pour accéder à une vérité plus universelle principalement en matière de morale.

L'auteur qui a peut-être le plus poussé la réflexion éthique dans l'antiquité est Aristote qui conçoit la nature en terme de finalité, "*la nature ne fait rien en vain*", autrement dit la nature agit toujours intelligemment en poursuivant des fins et la fin ultime de la nature est le Bien.

Cependant, il y a de la contingence dans la nature, et la liberté humaine en est la forme la plus manifeste, en conséquence même si le bien est ce que poursuit la nature, il n'est pas toujours certain qu'elle l'atteigne.

L'homme doit donc réaliser son essence qui est double, puisqu'il est un être doué du *logos* (langage et raison) et un animal politique. En conséquence son existence va s'orienter dans deux directions complémentaires la vie contemplative par la recherche de la connaissance ("*les hommes désirent naturellement connaître*") et la vie active et pratique, par la recherche de la justice dans ses rapports avec les autres hommes.

Dans les deux domaines, la raison est à l'œuvre mais de manières différentes, dans la recherche de la connaissance, la science se préoccupe du général, de l'être en tant qu'être (la science des premiers principes, la métaphysique) et de la recherche des causes qui expliquent la nature (la physique) ; dans le domaine éthique elle est confrontée au particulier ; il s'agit de savoir comment agir du mieux qu'il est possible en fonction de la situation précise à laquelle on est confronté, et comme l'on est jamais confronté à deux situations identiques, il s'agit non seulement de déterminer le principe de la règle que l'on doit appliquer dans l'action, mais ensuite de savoir l'adapter à la particularité de ce que l'on doit juger.

C'est pourquoi, si la justice est la vertu principale vers laquelle doit tendre l'homme pour Aristote, la qualité fondamentale qu'il faut développer pour y parvenir est la prudence, c'est-à-dire la capacité de délibérer sur des choses particulières afin de trouver le juste milieu, la juste mesure permettant

d'agir de manière adaptée. Ainsi, si le principe de la justice est l'égalité, il ne peut s'agir d'une égalité arithmétique (de quantité) mais géométrique (de rapport), c'est donc dans la proportionnalité que s'exerce et s'applique la justice, dans la juste mesure.

Ici l'éthique conduit à la réunion du bonheur et de la vertu, agir moralement c'est agir conformément à des fins fixées par la nature, toute la difficulté étant de savoir adapter le principe de son action à la particularité de la situation, d'ajuster la pratique afin d'aller au mieux dans le sens que poursuit la nature.

Application à l'éthique médicale

Dans une situation dans laquelle on va s'interroger quant à savoir s'il faut ou non interrompre les soins au sujet d'un malade pour lequel le diagnostic et le pronostic laissent peu d'espoir de guérison, l'on va se trouver confronté à la nécessité de juger une situation particulière et d'ajuster l'attitude à adopter par rapport à celle-ci. Si l'on choisit de refuser de poursuivre des soins intensifs que l'on juge inutiles, si l'on veut éviter l'acharnement thérapeutique, on fait le choix de s'en remettre à une puissance extérieure : la nature, pour qu'elle décide de ce qui doit advenir du malade.

Certes une telle décision nécessite délibération, réflexion sur la particularité du cas que l'on doit traiter, elle nécessite donc que l'on fasse preuve de prudence pour agir justement afin de ne pas laisser échapper une chance de remédier au sort du malade, il faut que la décision prise soit proportionnelle à l'état de santé du malade. Mais si l'on décide d'arrêter les soins, on choisit finalement de laisser faire la nature dont on pense comme Aristote qu'elle ne fait rien en vain et qu'elle fixe un terme à cette vie pour nous éviter des souffrances inutiles qu'une obstination déraisonnable dans l'acte médical pourrait entraîner. On ne transgresse ici en rien l'obligation de préserver la vie et l'interdiction de tuer, l'arrêt des soins n'est pas euthanasie, il n'y a pas ici d'acte positif accompli par le soignant dans le but de donner la mort, ce n'est pas lui qui met fin au jour du patient mais la maladie elle-même, la nature qui accomplit son œuvre.

Avec l'avènement du christianisme les problèmes vont se poser dans d'autres termes, on restera toujours dans le cadre de l'hétéronomie, mais la puissance à laquelle on se soumettra ne sera plus la nature, mais Dieu.

Le christianisme ; la naissance de la notion de personne

Dans l'antiquité comme nous l'avons déjà souligné la notion de sujet individuel n'a pas de réelle signification, aussi le respect de la personne humaine n'est pas au centre des préoccupations morales des anciens, ce qui explique que l'esclavage ne pose problème pour aucun penseur antique.

Avec le christianisme et l'idée que tout homme est une créature de Dieu, est affirmée l'idée que l'individu a une valeur, que la personne humaine est digne de respect.

Ainsi l'un des pères de l'église Saint Augustin (354 - 430) va-t-il rédiger ses *Confessions* à la première personne en s'interrogeant sur le mal que nous pouvons faire et en plaçant au centre de sa réflexion la notion de responsabilité.

Application à l'éthique médicale

La notion de personne va d'ailleurs se trouver aujourd'hui au centre de nombreuses problématiques en bioéthique et en éthique médicale :

- La question du statut de l'embryon

- La question du statut des patients en état végétatif chronique

==> en fonction de quels critères peut-on affirmer qu'un individu est ou n'est pas une personne ?

Peut-on considérer à l'instar certains penseurs contemporains comme le philosophe australien Peter Singer qu'il y a des êtres humains qui ne sont pas ou plus des personnes ? Selon lui, avant 1 mois, un nouveau né n'est pas une personne.

Quoi qu'il en soit, malgré la naissance de la notion de personne, la pensée chrétienne reste hétéronome dans la mesure où elle se réfère à une puissance extérieure qui est Dieu.

Cependant, à la différence des morales antiques qui se fondent sur le souci de vivre en accord avec la nature, la morale chrétienne va être essentiellement déontologique, fondée sur la notion de devoir.

Au nom de valeurs transcendantes l'homme doit s'opposer à ses penchants naturels qui sont marqués par le sceau du péché. Cependant, au nom de la compassion et à cause de la difficulté pour l'homme de vivre dans un monde perturbé par le péché, la morale déontologique chrétienne réintroduira l'idée d'une application des règles morales au cas par cas, ce sera l'objet de la casuistique, l'art de traiter des cas de conscience.

Application à l'éthique médicale

Ce type de cas de conscience se rencontre fréquemment dans le domaine de l'éthique médicale lorsque l'on doit décider une poursuite ou un arrêt de soins, ou lorsque l'on doit choisir entre soins curatifs ou soins palliatifs.

La découverte de l'homme à la Renaissance et à l'époque moderne

Avec Galilée la science va vivre une révolution qui ne sera pas que scientifique, mais qui aura également une dimension métaphysique dans la mesure où le modèle héliocentrique, le décentrement de la terre par rapport à l'univers infini, constituera ce que Freud désignera comme la première blessure narcissique de l'humanité. L'homme ne se perçoit plus au centre d'un univers ordonné pour lui, il perd tous les repères qui étaient les siens jusque là.

L'homme se retrouve donc en quelque sorte face à lui-même, cela se traduit par la Réforme sur le plan moral et religieux, l'individu est seul face à Dieu et sa conscience. Sur le plan philosophique, cette révolution va déboucher sur le *cogito* cartésien qui donnera naissance à la notion moderne de sujet.

Descartes, voulant fonder la science sur des bases plus solides, va rechercher une première certitude indubitable et pour cela s'appuiera sur la méthode du doute hyperbolique qui, très rapidement, se résume ainsi : je puis douter de tout, la seule chose dont je ne puis douter, c'est que je pense et que j'existe en tant que sujet pensant, puisque pour pouvoir douter il faut que je pense et que, pour que je pense, il faut que je sois. D'où le *cogito ergo sum* ("je pense donc je suis"), qui sera au fondement de la philosophie cartésienne.

Ce sujet est celui des sciences et des techniques qui peut se rendre "*comme maître et possesseur de la nature*", qui peut connaître le monde et agir sur une nature qui s'explique par elle-même, obéissant à des lois mécaniques et constantes pouvant être formulées en termes mathématiques.

La physique, de qualitative devient quantitative, et la nature n'est plus interprétée en termes de finalité, elle n'est plus qu'un monde de choses obéissant à une nécessité aveugle.

Conséquences éthiques

Si la nature n'est plus qu'un monde de choses, qu'en est-il de l'homme lui-même à l'intérieur de celle-ci ?

Sur le plan médical et scientifique cela nous conduit à nous interroger sur les limites de nos droits en ce qui concerne l'expérimentation sur le corps humain ou l'utilisation de certains organes.

Si le corps humain n'est qu'une machine, sur quoi pouvons nous fonder la dignité et la dimension morale de l'être humain ? Peut-être est-ce pour cela que Descartes a toujours conservé à l'homme sa spécificité, par rapport aux animaux qui ne sont que des machines, en adoptant une position dualiste, l'homme étant l'union d'un corps et d'une âme ?

Cette question pourrait concerner aujourd'hui celle de savoir jusqu'où nous pouvons intervenir sur le cerveau humain au risque de modifier la personnalité d'un individu ?

La question est donc, à l'issue de cette révolution, de savoir comment penser l'éthique si l'être ne peut plus fonder le devoir être, si la nature n'est plus ce cosmos auquel il faut s'accorder et si la loi de Dieu n'est plus finalement que celle de ma conscience.

Un philosophe parviendra cependant à dégager une éthique de cette nouvelle conception du monde, il s'agit de Spinoza.

Reprenant les principaux concepts du cartésianisme pour en changer radicalement le sens, il remettra en cause le dualisme de Descartes pour défendre une conception moniste de l'être et une éthique du désir, il n'y a qu'une seule substance, *Deus sive natura* ("Dieu c'est-à-dire la nature") que nous percevons au travers deux de ses attributs que sont la pensée et l'étendue, en conséquence l'âme et le corps ne sont pas deux réalités distinctes, ils ne peuvent agir l'un sur l'autre, ils sont deux perceptions différentes d'une seule et même réalité.

Tous les êtres sont animés par un même effort pour persévérer dans l'être, le *conatus*, qui chez l'homme se manifeste sous la forme du désir qui est au fondement même des valeurs : "*ce n'est pas parce qu'une chose est bonne que nous la désirons, c'est parce que nous la désirons que nous la jugeons bonne.*"

L'homme n'est donc qu'une partie de la nature et il se trouve soumis à ses lois, comme tous les êtres vivants, la notion de libre arbitre n'est donc qu'une illusion, "*l'homme n'est pas dans la nature comme un empire dans un empire*" et s'il se croit libre c'est parce qu'il ignore les causes qui le déterminent.

Cependant une autre forme de liberté est possible, l'adhésion à la libre nécessité par la connaissance de la nature, et donc de la nature de l'homme, grâce à la raison ; c'est le désir éclairé par la réflexion qui nous permet d'agir en poursuivant ce qui est bon pour nous par l'accroissement de notre puissance qui nous permet d'accéder à la joie.

On pourrait croire qu'il s'agit là d'un retour aux éthiques hétéronomes de l'antiquité, mais ce serait une erreur car, à la différence du cosmos des anciens, le Dieu de Spinoza ne poursuit aucune fin et n'est régi que par des causes efficientes, la sagesse à laquelle l'homme peut accéder est donc autonomie dans la mesure où, grâce à la connaissance, l'homme devient cause adéquate de ses actes ; sinon, mu par des causes extérieures qu'il ignore, il est soumis à des passions dont il est esclave.

Application à l'éthique médicale

Une telle philosophie peut trouver son application face au problème du refus de soins d'un malade. Face à une telle situation le soignant se trouve en quelque sorte face à deux choix tout aussi insatisfaisants l'un que l'autre, soit essayer plus ou moins directement de contraindre le malade à se soi-

gner, ce qui s'oppose au respect de la liberté individuelle, soit l'abandonner à son triste sort ce qui s'oppose à l'obligation, qu'il ressent comme sienne, de venir en aide à celui qui souffre et qui un jour est venu le consulter pour cela.

Dans une perspective spinoziste la solution serait d'essayer, si cela est possible, de comprendre, avec le malade, les causes qui le poussent à refuser ou à ne pas suivre rigoureusement son traitement. En aidant le malade à prendre conscience des causes qui le déterminent, il peut être possible de modifier son attitude et de faire en sorte qu'il revienne ensuite de lui-même vers une conduite plus conforme à la raison et à l'essence de même du désir qui est effort pour persévérer dans l'être.

Malgré sa grande modernité et sa grande rigueur rationnelle, la philosophie de Spinoza aura plus d'écho au XIX^e et au XX^e siècle qu'au XVII^e, par exemple son grand ouvrage *L'Éthique*, achevé aux environs de 1675, ne sera traduit en français qu'en 1852. Accusé d'athéisme (à tort ou à raison), la philosophie de Spinoza sera souvent connue de seconde main et le plus souvent diabolisée par ceux qui y font référence.

La philosophie, qui va avoir un grand écho dans le domaine moral au XVIII^e, sera celle du philosophe allemand Emmanuel Kant, qui défendra l'idée d'une morale du devoir, s'intégrant dans le cadre de l'opposition chrétienne de l'homme et de la nature.

Kant : la morale du devoir

Le rationalisme du XVII^e siècle prépare le XVIII^e siècle et les Lumières, l'homme croit en la raison grâce à laquelle il peut connaître la nature et établir les lois de son organisation politique. Cette autonomie de la raison va également se traduire sur le plan moral et c'est principalement le philosophe Emmanuel Kant (1724 - 1804) qui va être à l'origine de cette évolution.

Il ne peut y avoir pour Kant de morale que fondée sur le devoir, ce ne sont pas les conséquences de l'acte qui fondent sa valeur morale, mais l'intention qui est à son origine. C'est donc la bonne volonté qui fait de nous des êtres moraux capable d'agir par devoir et pas seulement conformément au devoir (exemple du commerçant qui ne ment pas à ses clients pour conserver leur confiance et non par respect pour la loi morale et qui agit conformément au devoir, mais non par devoir).

C'est donc l'homme qui détient en lui-même les principes de l'action morale et qui grâce à sa raison est en mesure d'établir les principes des règles qu'il doit suivre. C'est la forme même de la règle qui va définir son caractère moral, la loi morale ne peut se définir que par sa forme, son accord avec l'idée même de loi, son universalité, d'où la formulation kantienne de l'impératif moral qualifié de

catégorique : “*Agis toujours de telle sorte que la maxime de ton action puisse également valoir comme loi universelle.*”

L'action doit toujours obéir à une règle universalisable (ex: la maxime *tu dois mentir*, n'est pas universalisable, en revanche la maxime *tu dois dire la vérité* l'est), et c'est uniquement par respect pour la loi morale que je dois agir, mes désirs, mes sentiments, la poursuite du bonheur ne doivent pas intervenir dans les mobiles qui me poussent à agir moralement. Le mobile essentiel qui me fait agir moralement c'est la considération de l'homme comme fin en soi, l'homme que je ne dois pas considéré comme une chose ou comme un simple moyen, mais que je dois considérer, en raison de sa dignité de sujet libre, comme une fin.

« *Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen* »

La dignité de l'homme venant précisément de ce qu'il est le seul être capable de se donner à lui-même sa propre loi, de faire preuve d'une volonté autonome.

Comment une telle autonomie est-elle possible ?

Elle ne l'est qu'à la condition de penser l'homme comme appartenant à deux mondes différents, celui de la nature et celui de la liberté. En tant qu'il est soumis au déterminisme naturel, il appartient à la nature, mais parce qu'il est en mesure de se penser comme volonté libre (chaque fois que nous commettons un acte, il est toujours possible de penser que nous aurions pu ne pas le commettre), il est susceptible de se déterminer de manière autonome.

Certes, nous ne pouvons démontrer que nous sommes libres, mais c'est une exigence de la raison pratique de vivre comme si nous l'étions, afin de construire le règne des fins, un monde dans lequel les hommes seront des fins en soi et pas seulement des moyens au service d'autres hommes.

Applications à l'éthique médicale

On a là affaire à une morale déontologique qui rejette toute forme de conséquentialisme, ce ne sont pas les conséquences de l'acte qui le légitiment, mais la forme même de la loi que je respecte par devoir.

Du point de vue de Kant, il serait totalement immoral de mentir à un malade au sujet du diagnostic et des pronostics concernant sa maladie, il n'y a pas de droit de mentir par humanité, le mensonge est par définition immoral puisque la maxime “tu dois mentir” ne peut être érigée en loi universelle.

La distinction entre les choses et les personnes et le refus de considérer l'homme comme un simple moyen nous offre également des éléments pour nourrir une réflexion au sujet du statut du corps humain, justifiant l'interdiction de sa commercialisation partielle ou totale.

Elle nous permet également de réfléchir sur le statut et l'utilisation de l'embryon, quoiqu'il faudrait également pour cela avoir résolu la difficile question de savoir s'il est ou non une personne.

Cette distinction peut également intervenir dans la question de la procréation en vue de prélever sur l'enfant qui va naître des éléments nécessaires pour soigner un autre membre de sa famille (le bébé médicament), est-ce réduire l'enfant qui va naître dans ce contexte à un simple moyen ? Le problème se pose de manière encore plus crucial si l'on doit effectuer un choix entre plusieurs embryons à implanter pour des raisons de compatibilité génétique.

Les fondements de l'éthique aujourd'hui

Globalement les deux grands principes d'hétéronomie et d'autonomie continuent de traverser la pensée éthique aujourd'hui.

Nouvelle hétéronomie : Hans Jonas et l'heuristique de la peur

Par exemple une nouvelle forme d'hétéronomie a vu le jour avec le philosophe Hans Jonas (1903-1993) qui fut l'un des théoriciens de la pensée écologiste contemporaine et qui replace dans la nature le principe de légitimité de nos actions en fondant celles-ci sur un nouvel impératif catégorique :

“Agis de telle sorte que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre le plus longtemps possible.”

À cette impératif s'ajoute ce que Jonas nomme une *“heuristique¹ de la peur”*, qui doit nous obliger à prendre en considération les dangers même les plus improbables, et qui est à l'origine de ce que l'on nomme aujourd'hui principe de précaution.

Application dans le domaine de la bioéthique et de l'éthique médicale

Précautions prises dans le domaine des manipulations génétiques :

- prise en compte des risques sur l'environnement et sur l'évolution de l'espèce humaine
- éviter les risques d'eugénisme incompatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine.

Nouvelle autonomie : la théorie procédurale de John Rawls

John Rawls (1921-2002) est l'un des théoriciens qui ont fortement marqué la seconde moitié du XX^e siècle dans le domaine de la philosophie politique et son œuvre *Théorie de la justice* (1971),

1 L'heuristique désigne la science de ce qui est utile à la recherche et à la découverte. L'heuristique de la peur prônée par Jonas a donc pour but de guider notre recherche sur les conséquences de nos actes au regard des dangers qu'ils peuvent entraîner.

dans laquelle il développe une théorie procédurale de la justice, est au cœur de la pensée politique contemporaine.

Il s'agit en réalité d'une théorie du contrat social qui définit la justice en fonction de la procédure selon laquelle seront établis les principes de la justice elle-même. Cette procédure s'effectue dans le cadre d'une situation initiale envisagée selon l'hypothèse du voile d'ignorance.

Tous les membres contractants définissent les principes et les règles fondamentales selon lesquels sera établie la société juste. Chacun participe donc à l'élaboration des lois sans savoir quelle sera sa position dans cette société, sans savoir s'il fera partie des plus favorisés ou des plus mal lotis. Les lois seront donc établies de façon à ce qu'elles profitent à tous même aux plus mal lotis.

Une loi juste doit donc satisfaire aux principes suivants :

- principe de liberté : Chacun doit pouvoir jouir quelque soit sa position des libertés fondamentales. « *Chaque personne doit avoir un droit égal au système le plus étendu de liberté de base égale pour tous, compatible avec un même système pour tous.* »
- principe de différence concernant les inégalités sociales et économiques et qui se subdivise en deux sous principes :
 - 1) Égalité des chances
 - 2) Que ces inégalités soient à l'avantage de chacun.

Application à l'éthique médicale

Choix d'un receveur pour une transplantation d'organe : Le choix sera considéré comme juste si le principe selon lequel la décision a été prise pourra être considéré, par ceux qui n'ont pas bénéficié de la transplantation, comme résultant d'une procédure d'élaboration à laquelle ils auraient pu participer avec les autres sous le voile d'ignorance.

Ainsi la théorie de la justice replace le sujet autonome au centre de la morale et de la politique puisqu'il est seul à établir les principes de justice sans référence à une quelconque puissance supérieure ou transcendante.

Conclusion

L'éthique et en conséquence l'éthique médicale se trouve donc traversée par des tensions entre lesquelles elle doit se constituer, tension entre hétéronomie et autonomie, entre conséquentialisme et déontologie. C'est d'ailleurs peut-être pour cela qu'elle est et qu'elle restera au centre de la réflexion philosophique et qu'elle ne pourra jamais devenir une science positive. C'est seulement par un travail de la conscience humaine qu'elle se constitue indéfiniment. Vouloir faire de l'éthique un

savoir positif, c'est peut-être l'attitude la moins éthique qui puisse être, car c'est vouloir échapper à sa responsabilité d'homme en échappant à l'inquiétude fondamentale qui est en toute conscience humaine, qui n'est jamais certaine d'avoir fait le choix qui convient et qui est sans cesse aiguillonnée par le doute.

Doute qui est peut-être le signe de notre fragilité, mais qui est aussi ce qui aiguise notre responsabilité en nous incitant en permanence à la réflexion et à l'interrogation, nous évitant de prendre mécaniquement des décisions qui engagent l'humanité dans son intégralité.

Bibliographie

Ouvrages généraux traitant de philosophie morale et d'éthique médicale

Rameix Suzanne, *Fondements philosophiques de l'éthique médicale*, Ellipses, 1996.

Colin Denis, *Questions de morale*, Armand Colin, 2003.

Folsheid Dominique, Feuillet-Le Mintier Brigitte, Mattei Jean François, *Philosophie, éthique et droit de la médecine*, PUF, 1997.

Œuvres classiques de la philosophie morale

Aristote, *Éthique à Nicomaque*, traduction J. Tricot, Vrin, 1990.

Saint Augustin, *Les confessions*, traduction Joseph Trabucco, GF-Flammarion, 1964.

Kant Emmanuel, *Du droit de mentir par Humanité*, éd. GF-Flammarion.

Kant Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Traduction V. Delbos

Kant Emmanuel, *Critique de la raison pratique*, Vrin, 1965.

Spinoza, *Éthique*, GF-Flammarion, Traduction CH. Appuhn, 1965.

Descartes, *Discours de la méthode*.

Descartes, *Méditations métaphysiques*.

Jonas Hans, *Le principe de responsabilité*, Collection Champs; Flammarion.

Rawls John, *Théorie de la justice*, Collection Point Essais, Seuil.

Commentaires et ouvrages de présentations

Depré Olivier, *Hans Jonas*, Ellipses, 2003.

Gauthier René-Antoine, *La morale d'Aristote*, PUF, 1973.

Gourinat Michel, *De la philosophie*, Tome 1, Chap. 7, *Les fondements de la morale*, Hachette.